

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

De la littérature industrielle

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE

Portrait de Leopardi



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

LE NOM seul de Leopardi est connu en France ; ses œuvres elles-mêmes le sont très peu, tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire. Quelques-uns de nos poètes qui ont voyagé en Italie ont rapporté comme un vague écho de sa célébrité :

Leopardi dont l'âme est comme un encensoir,

lisions-nous, l'autre jour, dans l'album poétique d'un spirituel voyageur. De telles notions sont loin de suffire. M. Alfred de Musset, il y a deux ans, publiant dans la *Revue des Deux Mondes*¹ quelques-uns de ces vers aimables et

1. 15 novembre 1842. C'est dans la pièce intitulée *Après une lecture*. On se demande après quelle lecture ont été écrits ces vers. Serait-ce après une lecture de Leopardi ? Le début de la pièce ne l'indiquerait guère, quoique la fin semble le faire soupçonner. Tout cela n'est pas expliqué. Les meilleures poésies de M. de Musset sont trop sujettes à ces sortes d'incohérences. Mais assurément (je ne puis m'empêcher encore d'ajouter ceci) la plus criante incohérence, dans le cas présent, c'est d'avoir fait intervenir de but en blanc le plus noble, le plus sobre, le plus austère des poètes, pour appuyer une théorie où il est surtout question de Lisette et de Margot, et où, pour tout idéal d'art sérieux, l'enfant d'Épicure et d'Ovide s'écrit :

Le présent portrait a paru pour la première fois dans la *Revue des deux mondes* le 15 septembre 1844. Il a été repris dans Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, tome IV, Paris, Levy, 1869-1871.

Portrait de couverture : Riccardo Vecchio, *Giacomo Leopardi*, 2010. © Riccardo Vecchio Imprints. Instagramfeed @vecchio_imprints.

© Éditions Allia, Paris, 1994, 2019.

légèrement décousus que lui dicte la fantaisie en ses meilleurs jours, a parlé de Leopardi plus en détail, bien qu'à l'improviste et avec une sorte de brusquerie faite d'abord pour étonner. Le poète, se fâchant contre les versificateurs et rimeurs qui délayent leur pensée, s'écriait :

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,
Traiter son propre cœur comme un chien qu'on
 enchaîne,
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

Ô toi qu'appelle encore ta patrie abaissée,
Dans la tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi,
Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût jamais fallu toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi ?

*Vive d'un doigt coquet le livre déchiré
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !*

En vérité, il semble, à voir cette théorie d'alcôve et de baignoire, que M. de Musset n'ait pas fait une seule lecture, mais deux lectures à la fois, et qu'il ait commencé avec Crébillon fils la boutade à *la Gavarni* qu'il couronne par Leopardi.

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté.

De tels traits, à coup sûr, sont caractéristiques du noble talent que le poète français invoque ici en témoignage. Pourtant, si l'on a trouvé singulier que Boileau, s'adressant à Molière, lui dise tout d'abord par manière d'éloge :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime,

il peut sembler également assez particulier que le premier éloge accordé ici à Leopardi soit de s'être passé de la rime, ce qui est possible en italien, mais à de tout autres conditions qu'en français, et ce qui d'ailleurs ne paraît point absolument vrai du savant poète dont il s'agit. Dans tous les cas, il y a sur Leopardi, comme sur Molière, bien d'autres caractères distinctifs qui frappent à première vue.

Trop étranger que je suis habituellement à l'étude approfondie des littératures étrangères, persuadé d'ailleurs que la critique littéraire n'a toute sa valeur et son originalité que lorsqu'elle s'applique à des sujets dont on

possède de près et de longue main le fond, les alentours et toutes les circonstances, il semble que je n'aie aucun titre spécial pour venir parler ici de Leopardi, et je m'en abstiendrais en effet si le hasard ou plutôt la bienveillance ne m'avait fait arriver entre les mains des pièces manuscrites, tout à fait intéressantes et décisives, sur l'homme éminent dont il s'agit, et ne m'avait encouragé à une excursion inaccoutumée, pour laquelle je vais redoubler d'attention en même temps que je réclame toute indulgence.

Le comte Jacques Leopardi naquit, le 29 juin 1798, à Recanati, dans la Marche d'Ancône; fils aîné du comte Monaldo Leopardi et de la marquise Adélaïde Antici, des plus nobles familles du pays, il reçut une éducation soignée sous les yeux de son père. Un prêtre de l'endroit, l'abbé Sanchini, lui enseigna les premiers éléments du latin; quant au grec, l'apprenant dès l'âge de huit ans dans la grammaire dite *de Padoue*, l'enfant jugea cette grammaire insuffisante, et, décidé à s'en passer, il se mit à aborder directement les textes qu'il trouvait dans la bibliothèque de son père; il lut ainsi sans maître, et bientôt avec une surprenante facilité, les auteurs ecclésiastiques, les saints Pères, tout ce que lui fournissait en ce genre cette très riche bibliothèque domestique; le premier débrouillement fait, il lut méthodiquement, par ordre chronologique, plume en

main, et, de même que chez Pascal, avec qui on l'a comparé, le génie mathématique éclata comme par miracle; ainsi le génie philologique se fit jour merveilleusement chez le jeune Leopardi; il devint un véritable érudit à l'âge où les autres en sont encore à répéter sur les bancs la dictée du maître.

On a souvent remarqué cette alliance, au premier abord singulière, du génie poétique et du génie philologique; mais ici elle a cela de plus particulier encore que le poète énergique et brûlant qui va nous apparaître ne finit point par la philologie, ne s'y retira point après son premier feu jeté, mais qu'il débuta par là, et que, si ses souffrances précoces ne l'avaient impérieusement détourné des études suivies, c'est de ce côté sans doute qu'il aurait, avant tout, frayé sa voie et poussé sa veine patiente.

J'ai sous les yeux tous les manuscrits de Leopardi qui datent de cette époque, manuscrits confiés par lui-même à M. de Sinner, si capable d'en bien juger, et qui en a publié des extraits¹. En tête d'un cahier contenant le texte

1. Sous ce titre: *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardii comitis*, dans le *Rheinisches Museum*; Bonn, 1834. — Une faute typographique qui s'y est glissée a causé une singulière méprise, qui s'est reproduite depuis dans l'édition de Florence (1845); M. de Sinner avait parlé d'un recueil, fait par Leopardi, des *fragments des SS. Pères*; or ces *SS. Pères* sont devenus, par un tour de main de l'imprimeur

correct de la *Vie de Plotin*, par Porphyre, avec traduction latine et commentaire, on lit cette attestation de la main du père de Leopardi :

“Oggi 31 agosto 1814, questo suo lavoro mi donò Giacomo mio primogenito figlio, che non ha avuto maestro di lingua greca, ed è in età di anni 16, mesi due, giorni due.

Monaldo Leopardi.”

Un juge compétent à qui ce travail manuscrit a été communiqué, Creuzer, dans le 3^e volume de son Plotin, en a tiré le sujet de plusieurs pages de ses *addenda*. Lui qui a travaillé toute sa vie sur Plotin, il trouve quelque chose d’utile dans l’ouvrage d’un jeune homme de seize ans.

Les travaux philologiques et les excursions érudites de Leopardi, vers cette époque de son adolescence et de sa première jeunesse, feraient une longue et trop sèche énumération, si on la voulait complète; singulier prélude, ouverture bien austère, à la destinée toute poétique qui suivra. Nous trouvons, en 1814, des commentaires de lui *sur la vie et les écrits de quelques rhéteurs du second siècle*, tels que Dion Chrysostome, Elius Aristide, Hermogène et

allemand, 55 *Pères*, et dès lors les plus modestes ont répété que Leopardi avait recueilli les fragments de *cinquante* Pères de l’Église. Il y en a un peu moins.

Fronton. M. Mai n’avait pas encore publié les lettres exhumées de Fronton à Marc-Aurèle. Elles parurent à Milan en 1815; l’année suivante, Leopardi les traduisait. Le docte éditeur lut plus tard le travail manuscrit de Leopardi et en tint compte dans l’édition de Rome. Le même savant prélat tint compte aussi pour son *Denys d’Halicarnasse* d’une lettre critique à ce sujet, que Leopardi adressa en 1817 à son ami Giordani. Un *Essai sur les erreurs populaires des Anciens (Saggio sopra gli errori popolari degli Antichi)*, composé par Leopardi dans l’espace de deux mois, au commencement de 1815, nous présente déjà les résultats d’un esprit bien ferme, mais contenu encore dans les limites d’une foi sincère. Le jeune érudit, sans se perdre dans de vagues considérations, et tout en se laissant guider par une pensée jusqu’à un certain point philosophique, expose et démêle, moyennant des textes précis qui témoignent d’une immense lecture, les divers préjugés des Anciens sur les Dieux, les oracles, la magie, les songes, etc. Un seul chapitre, celui des *Pygmées*, a été imprimé par M. Berger de Xivrey¹.

1. Dans l’ouvrage intitulé *Traditions téatologiques* (page 102). – Dans la seconde édition de sa *Batrachomyomachie* (1837), M. Berger de Xivrey a aussi inséré et traduit une dissertation de Leopardi sur ce poème, laquelle avait paru dans *lo Spettatore* de Milan en 1816.

Le jeune auteur, en concluant, adressait à la religion une espèce d'hymne, une vraie prière d'action de grâces, et ceci fait trop de contraste à ce que nous verrons plus tard pour ne pas être ici relevé :

“Religion très aimable, s’écriait-il, il est doux pourtant de pouvoir terminer en parlant de toi un travail qui a été entrepris en vue de faire quelque bien à ceux qui recueillent tes bienfaits de chaque jour ; il est doux de pouvoir, d’une âme ferme et assurée, conclure qu’il n’est point vraiment philosophe celui qui ne te suit ni ne te respecte, et que te respecter et te suivre, c’est être par là même assez philosophe. J’ose dire aussi qu’il n’a point un cœur, qu’il ne sent point les doux frémissements d’un amour parfait, qu’il ne connaît point les extases dans lesquelles jette une méditation ravissante, celui qui ne sait point t’aimer avec transport, qui ne se sent point entraîné vers l’objet ineffable du culte que tu nous enseignes... Tu vivras toujours, et l’erreur ne vivra jamais avec toi. Lorsqu’elle nous assaillira, lorsque essayant de couvrir nos yeux d’une main ténébreuse, elle menacera de nous entraîner dans les abîmes entrouverts sous nos pieds par l’ignorance, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L’erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira au salut.”

Il y a loin de ces très jeunes élans aux réflexions amères et inexorables qui ont fait de Leopardi un des plus éloquents poètes du désespoir ; il fut quelques années encore avant d’en venir à cette transformation, à cette conversion profonde et définitive de tout son être, à travers laquelle ses croyances, en périssant toutes, il faut le dire, ne montrèrent pourtant que plus à nu sa nature généreuse. Dans une note manuscrite de lui que j’ai sous les yeux, et qui a pour titre *Supplemento generale a tutte le mie carte*, je lis une dernière indication relative à un projet d’hymnes chrétiennes : le simple canevas respire encore les mêmes sentiments de piété affectueuse qu’exprimait la conclusion précédente¹. Ce papier doit être d’une date peu

1. Ce texte est trop imprévu dans la biographie qui nous occupe pour devoir être passé sous silence ; on en comprendra tout l’intérêt et le contraste en avançant dans le récit de cette destinée, si absolument dénuée de croyance consolante. Leopardi a fait route au rebours des Manzoni et des Pellico. Respectons, sans les juger, toute conviction sincère et courageuse, tout martyre noblement subi. Mais voici les pensées de ses jeunes ans :

Al progetto degli inni cristiani. Per l'inno al Redentore: Tu sapevi già tutto ab eterno, ma permetti alla immaginazione umana che noi si consideriamo corne più intimo testimonio delle nostre miserie. Tu hai provata questa vita nostra, tu ne hai assaporato il nulla, tu hai sentito il dolore e l'infelicità dell'esser nostro, etc. Pietà di tanti affanni, pietà di questa povera creatura tua, pietà dell'uomo infelicitissimo, di quello che hai redento, pietà del vener tuo, poichè hai voluto aver commune la stirpe